

LES ASSISES
2014

TRADUIRE
LA GUERRE

PROGRAMME

Du 7 au 9 novembre 2014 se sont déroulées à Arles les trente et unièmes Assises de la traduction littéraire sur le thème « Traduire la guerre ».

Florence Hartmann, journaliste, porte-parole et conseillère du procureur des tribunaux pénaux internationaux pour l'ex-Yougoslavie (2000-2006) et le Rwanda (2000-2003), a prononcé la traditionnelle conférence inaugurale intitulée « Dire l'invouable, transmettre l'indicible ».

Il y eut ensuite à 17 h une table ronde, animée par Jörn Cambreleng, rassemblant les traducteurs d'Homère (Pierre Judet de la Combe, *L'Illiade*), de Sun Tzu (Jean Lévi, *L'Art de la guerre*) et de Freud (Marc de Launay, *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*) autour du thème « Dieux, hommes et sociétés en guerre ».

Après la Rencontre pour les jeunes traducteurs animée à l'Espace Van Gogh par Laurence Kiefé, présidente de l'ATLF, et Chloé Roux, du CITL, il y eut à 20 h 30 à la chapelle du Méjan l'ouverture de l'exposition *Collapse, une conversation photographique avec Stanley Greene*, de Jeannie Abert.

Samedi, à 9 h, au Poisson-Banane, eurent lieu les Croissants littéraires bilingues préparés par Marianne Millon. On put y entendre Khaled Osman lire, en arabe (Palestine) et dans sa propre traduction en français, un extrait de *Un printemps très chaud* de Sahar Khalifa

(Le Seuil, 2008). José Ruiz Funes, qui a traduit *Los demonios de Berlín* d'Ignacio del Valle (*Les Démons de Berlin*, Phébus, 2012), en lut un extrait en espagnol (Espagne), et Karin Louesdon nous en fit entendre la version française. S'ensuivit la lecture par Françoise Wuilmart de sa traduction de *Eine Frau in Berlin* (*Une femme à Berlin*, auteur inconnu, Gallimard, 2006), dont Marie-Claude Auger nous lut la version originale. Luana Azzolin enchaîna avec la lecture en portugais (Brésil) d'un extrait de *Un copo de cólera* de Raduan Nassar (*Un verre de colère*, Gallimard, 2008), dont Élodie Dupau nous livra la traduction en français d'Alice Raillard. Bouchra Aboukassem nous fit entendre en arabe (Syrie) un extrait de son texte *L'Amour défendu*, tandis que Marie-Claude Auger nous en donna la traduction française de Khaled Osman. Pour finir, il y eut la lecture en polonais et en français, par Isabelle Macor-Filarska, des poèmes « La fin et le commencement » (*Koniec i poczatek*) et « La haine » (*Nienawisc*) de Wislawa Szymborska, ainsi que « Mes traducteurs » (*Moi Tlumacze*) d'Ewa Lipska.

À 10 h 30 débuta la première série d'ateliers animés par Annie-France Mistral (anglais), Stéphanie Levet (anglais), Aleksandar Grujić et Elisabeth Beyer (espagnol), Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz (hébreu), et Lise Caillat (italien).

À 14 h se tint à la chapelle du Méjan une table ronde intitulée « Traduire Jean Hatzfeld », animée par Sandrine Treiner avec Jean Hatzfeld et les traducteurs Anna D'Elia (italien), Maria Teresa Gallego Urutia (espagnol) et Jacek Giszczak (polonais).

À 16 h, une carte blanche fut ensuite dédiée au thème « Les jeunes face à la guerre » avec Isabelle Stoufflet, éditrice chez Gallimard Jeunesse, en dialogue avec Mona de Pracontal.

À 17 h 15 eurent lieu les ateliers pour les lycéens avec Élodie Leplat (anglais), Laura Brignon (italien), Nelly Lhermillier (espagnol), Marie-Claude Auger (allemand) et Claude Guerre (provençal), parallèlement aux ateliers « Traducteur d'un jour », réservés aux non-professionnels, avec Paul Lequesne (russe) et Dominique Vittoz

(italien). À la même heure se déroulaient les Encres fraîches de l'atelier français / chinois de la Fabrique des traducteurs, avec Cao Dongxue, Eva Fischer, Lucie Modde, Claire Raybaud, Tou Chiu Zong, Wang Mingrui, dans une mise en voix de Dominique Léandri.

À partir de 19 h se déroula la proclamation des prix de traduction à la chapelle du Méjan. Le concours ATLAS junior récompensa des lycéens de la région. Louise Boudonnat reçut le Grand Prix de traduction de la Ville d'Arles 2014 pour sa traduction de l'italien du roman *Les Promesses* de Marco Lodoli (Éditions P.O.L, 2013). Le Grand Prix de traduction de la SGDL alla à Joëlle Dufeuilly, pour l'ensemble de son œuvre de traductrice (hongrois), à l'occasion de la sortie de *Guerre & Guerre* de László Krasznahorkai (Cambourakis).

À 20 h 15, des extraits de *Compagnie K*, de William March (traduction de Stéphanie Levet), furent lus par Julien Duval à la chapelle du Méjan.

Dimanche, dès 9 h, se tinrent à l'Espace Van Gogh les ateliers de traduction avec Christophe Lucchese (allemand), François Happe (anglais), Yves Gonzelez-Quijano (arabe), Carlos Batista (portugais), Valérie Posener (russe).

S'ensuivit à 11 h la table ronde de l'ATLF, sur le thème « L'Europe ! L'Europe ! L'Europe ! », animée par Cécile Deniard, qui accueillait Bel Olid, présidente du CEATL, Véronique Trinh-Muller, directrice générale du CNL, Karel Bartak, responsable du programme Europe Créative à la Délégation générale Culture et Éducation, Geoffroy Pelletier, directeur général de la SGDL, et Anne Bergman-Tahon, directrice de la Fédération des éditeurs européens.

Les Assises se sont clôturées avec une table ronde intitulée « La guerre au plus près », animée par Dominique Chevallier, avec Frank Smith, écrivain et producteur d'émissions radiophoniques, Saša Sirovce, traductrice du croate et interprète auprès du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPY), Joumana Maarouf, auteur de *Lettres de Syrie* (essai paru chez Buchet-Chastel) et Nathalie Bontemps, sa traductrice, en partenariat avec le festival Paroles Indigo.

IMPRESSIONS DU FRONT

Cette année, pour son compte rendu, *TransLittérature* a proposé aux participants d'envoyer quelques brèves cartes postales ou « nouvelles du front » pour rendre compte des Assises 2014, dont le thème était « Traduire la guerre ». Les forces vives de nos futurs bataillons, les étudiants en master de traduction des universités d'Avignon et de Paris 7, ont été nombreux à nous envoyer leurs impressions de ce qui était, pour la plupart sans doute, leurs toutes premières Assises.

Carte postale d'Arles, Santiago Artozqui

Compagnie K

En jeans et débardeur blanc, il se tient devant nous, avec pour tout décor un voile noir sur lequel est projetée une liste de noms rangés en colonnes serrées, à l'instar de celles que l'on voit sur les monuments aux morts de la Grande Guerre. « Il », c'est Julien Duval, venu faire une lecture de *Compagnie K*, un roman de William March traduit – et avec quel talent – par Stéphanie Levet. Néanmoins, dès les premiers instants, « il » devient sous nos yeux le soldat Joseph Delaney, le caporal Walter Rose, le lieutenant Thomas Jewett... et bien d'autres encore parmi les cent treize hommes qui composent la compagnie K, une unité américaine venue se battre en France pendant la Première Guerre mondiale. En guise de lecture, les participants aux trente et unièmes Assises de la traduction littéraire assistent à un spectacle abouti, à la mise en scène poignante et d'une grande justesse. L'émotion le dispute à la mémoire, les horreurs des combats alternent avec des moments de

grâce et d'humour. Le texte – un classique de la littérature anglo-saxonne injustement méconnu en France – est formidable en soi. Sur scène, il prend une dimension supplémentaire : les chanceux qui ont pu assister à la prestation de Julien Duval en ressortent estomaqués, comme en témoignent les commentaires aussi unanimes qu'élogieux que les uns et les autres s'échangent sur le parvis de la chapelle du Méjan, sans même remarquer la pluie. Un moment rare.

Étudiants en master de traduction, Université Paris 7

Carte postale d'Arles, Alexandre Lassale

Nous cherchons ensemble à traduire « Shalom » en atelier d'hébreu. « Bonjour » ? « La Paix » ? « Bonjour, la Paix » ? « Que la paix soit avec vous » ? Dire la paix serait-il finalement la question centrale de ces Assises sur la guerre ?

Car il y a dans la guerre quelque chose d'indicible, d'inavouable, d'imprononçable, d'intraduisible. Elle ne pourrait se résoudre que lorsque les mots commencent à apparaître : victime, bourreau, exécutions, crimes, charniers... Autant de termes qui peinent à traduire la violence, mais permettent de la penser. La guerre a pour horizon final le langage (et ses langues) et l'acceptation du nom de l'autre que l'on peut enfin à nouveau prononcer. Traduire la guerre, est-ce donc y mettre fin ?

Mais il existe aussi un autre type de combat. Ceux qui affleurent au détour des ateliers et des tables rondes, quand les positions divergent, quand les mots heurtent. Ceux qui se règlent à coups de paroles, pas toujours justes, pas toujours belles, mais toujours moins dangereuses que les armes blanches, rouges ou noires des guerriers. Enfin ceux qu'il faut mener avec courage pour défendre le droit d'auteur et nos conditions de travail. Et si traduire la guerre, c'était aussi accepter de l'affronter ?

Carte postale double de Pascale-M. Deschamps

Si tu veux la paix, traduis la guerre

Il n'y a qu'à Arles qu'on puisse entendre un Chinois de Taïwan élevé en Belgique et une Chinoise de Nankin, ancienne capitale impériale de l'actuelle République populaire de Chine – frères ennemis

en politique réconciliés par le capitalisme –, lire ensemble *Les Contes d'Amadou Koumba* du Sénégalais Birago Diop, que le premier a traduit du français en chinois. [Moment d'autant plus savoureux que la propagande nationaliste chinoise a longtemps espéré que *Sinanthropus pekinensis*, ancêtre préhistorique des Han, ne soit pas sorti d'Afrique mais qu'il soit apparu et ait évolué *sui generis* en Chine.]

Tou Chiu Zong et Cao Dongxue, « Encres fraîches » de l'atelier chinois/français de la Fabrique des traducteurs.

Il n'y a qu'à Arles qu'on puisse entendre deux hébraïsantes parler de la pièce du Palestinien d'Israël (ex Arabe israélien) Taher Najib, *À portée de crachat*, qu'il a écrite en hébreu (bien qu'elle ait remporté le premier prix au Festival de théâtre de Saint-Jean d'Acre, elle n'a guère eu d'écho en Israël) avant de la traduire lui-même en arabe (version qui a été invitée à Paris par Peter Brook) et la confronter au théâtre politique de l'Israélien juif Hanokh Levin, pour témoigner de deux réalités, deux identités qui se combattent et finissent par s'ignorer en utilisant pourtant la même langue.

Atelier d'hébreu, « Le théâtre dans la guerre », avec Jacqueline Carnaud et Laurence Sendrowicz.

Étudiants en Master 2 de traduction, Université d'Avignon

Télégramme de Morgane Rubbo

Camarades et moi-même perdues dans Arles. Stop. Ville envahie par combattants traducteurs. Froid tenace. Tirs croisés de langues. Stop. Brutalité des scènes racontées. Extrême violence du phrasé. Certains tirent à boulets rouges terminologiques. Impression de retrouvailles anciens combattants. Froid paralysant. Stop. Langues se télescopent. Entrechoquement des cultures. Harmonie néanmoins, parfois. Pataugeons entre les flaques. Tâtonnons entre les langues. Stop. Douleur du vécu retenue dans tranchées des mots. Résilience. Stop. Force de vie. Mitraille d'expériences de violence. Vent glacé. Humidité du Rhône nous prend aux poumons. Flots des langues et des récits. Stop. Partage d'expériences et de souvenirs. Sentiment d'une communauté soudée. Forte solidarité. Comme des membres de différents régiments unis pour faire

front commun contre ennemi plus puissant. Stop. Stigmates de guerre encore audibles dans voix des intervenants. Lois et réformes comme des grenades prêtes à exploser. Combattants en situation précaire. Stop. Besoin urgent de ravitaillement européen. Nécessaire reconnaissance de la nation. Stop. Traducteurs indispensables messagers de la parole. Communication internationale possible uniquement grâce aux travailleurs de l'ombre. Stop. Traduction langue de l'Europe. Devons nous battre pour préserver nos droits et protéger générations futures. Stop. Serai de retour l'année prochaine. Avec espoir de retrouver compagnons d'armes et de mots. Stop.

Carte postale de Laura Dupra

Cher ami,

Je t'écris de ce coin du Sud qui me rappelle les vacances. Mais attention, je ne suis pas là pour rigoler ! Le réveil aux aurores (6 h 30) a été difficile, mais nécessaire pour assister aux Croissants littéraires, mais surtout à l'atelier de traduction que j'attendais avec impatience. Moi, petite novice de la traduction, bien au chaud dans mon master, allais rencontrer une nouvelle professionnelle du métier. Annie-France Mistral nous attend à l'espace Van Gogh, le sourire aux lèvres, le texte original de Joshua Cohen, *A Heaven of Others*, dans les mains, un peu impressionnée car c'est son premier atelier de traduction. Mais elle s'en est sortie de façon admirable en présentant le texte et l'auteur avec beaucoup de passion et d'enthousiasme, ainsi qu'en s'intéressant à nos propositions de traduction, pertinentes ou non... L'extrait était particulièrement original : un narrateur difficile à identifier, une langue d'enfant, de l'anglais influencé par l'hébreu... La difficulté de cet ouvrage rend la traduction d'Annie-France encore plus impressionnante à mes yeux de débutante, et, après avoir assisté à une rencontre des traducteurs un peu pessimiste quant à la vision du métier, cela a été rassurant de (re)voir la traduction sous un angle amusant, intéressant et positif.

Je te conseille d'acheter *Le Paradis des autres*, pour l'histoire, le style, et bien sûr, la traduction !

À la semaine prochaine,

Je t'embrasse.

Laura

Carte postale de Aurore Lardet

Ne pas trahir un camp. Ne pas tromper l'autre.
Respecter ma source, respecter ma cible.
Respecter des contraintes et des exigences. Se plier aux ordres.
Et en plus de ça, trouver le temps et la place de me respecter moi.
Je dois être un fil.

Invisible et fragile, assez solide pour relier, mais assez fin pour disparaître. Comme c'est pratique.

C'est un paradoxe. Pour que mon travail soit bien fait, je dois être invisible. Mais pour mon propre bien, pour mon nom, pour ma profession, pour les miens, je dois hurler et faire valoir mes droits.

On nous parle de stratégies et de positions. De se serrer les coudes, de s'allier, de crier d'une même voix, de ne rien lâcher.

C'est un champ de bataille.

Le traducteur mène son combat, défend sa cause. Se fait espion invisible et silencieux, transmetteur d'informations, au service de l'auteur, au service de sa langue. Et pourtant doit faire en sorte d'être vu pour ne pas qu'on l'oublie. Nous sommes les agents doubles qu'on préfère ignorer, mais ceux vers lesquels les regards se tournent immédiatement si tout ne se passe pas comme prévu.

Nous œuvrons pour tous les camps sans pouvoir en trahir aucun.

Pris entre les feux de deux langues.

Et au final nous voilà passeurs, voyageurs inlassables d'une rive à l'autre, portant par-dessus le poids de nos responsabilités celui du devoir de mémoire.

Carte du front, Justine Mazuy

Dimanche 9 novembre 2014

R.L.H.,

M'y voilà, au cœur de la 31^e Cie ! J'ai du mal à réaliser que j'en fais partie. Elle me plaît bien, j'aime qu'il ne soit pas facile de distinguer les gradés des simples soldats. Ici, la bleusaille a les cheveux blancs. Réunis dans la chapelle, nous étions prêts pour les grandes manœuvres.

Je croyais être venue me préparer au combat, je me suis rendu compte que je le mène déjà. J'ose t'avouer que je ne comprends pas très bien cette guerre. Je ne suis même pas sûre de connaître l'ennemi contre lequel nous sommes mobilisés. Il est multiforme, indéfinissable. Il est partout, au dehors, au dedans, là où on ne l'attend pas. Apparemment, nous non plus ne sommes pas faciles à définir puisque, même rassemblés, là, sous ses yeux, nous sommes invisibles ! Je te dis cela car il a fallu rappeler une éditrice à l'ordre – par deux fois. Qu'importe, il y a plus important à dire et le temps me presse. Joumana Maarouf. Sa guerre à elle, elle est réelle. Quel désarroi m'a envahie lorsque son regard a croisé le mien ! En une seconde, c'est tout le poids de l'absurdité de nos chimères qui m'a assaillie et oppressée. Et puis tout de suite après, un sentiment de devoir m'a submergée. Elle m'a émue infiniment. Ils répètent qu'on ne peut pas se battre sur tous les fronts. J'ai saisi l'importance de déterminer le nôtre. Toutefois cela suffira-t-il ? Et à quoi bon si les gens meurent ? Je n'ai aucune certitude. Cela m'inquiète donc bien. Écris-moi bientôt, tu me feras plaisir, J.T.M.

Carte postale d'Audrey Fauque

Jean,

Le week-end qui vient de passer, je te l'ai dédié. Je me suis rendue à Arles pour des conférences auxquelles je me devais d'assister dans le cadre de mon master, et cette année, toutes traitaient de la guerre et de la problématique de ses traductions. Une table ronde en particulier a retenu mon attention. Elle portait sur trois œuvres et leur retraduction : *L'Illiade* d'Homère traduite par Pierre Judet de la Combe, *L'Art de la guerre* de Sun Tzu traduit par Jean Lévi et *Considérations sur la guerre et la mort* de Freud traduit par Marc de Launay.

Comme tu le sais, je m'intéresse à l'histoire et à la mythologie ; cette table ronde a donc été très enrichissante d'un point de vue culturel. Chaque traducteur exposait le travail de contextualisation nécessaire avant même de commencer une traduction. Ainsi, nous avons eu un bref aperçu de l'histoire des Royaumes combattants, qui évoluent d'une guerre primitive vers une guerre stratégique dont l'organisation passe d'abord par un règlement des problèmes intérieurs. Cette idée

se retrouve notamment dans *L'Illiade* lors de l'attaque des Myrmidons, et chez Freud, qui démontre que vaincre ses propres démons est la première étape pour triompher d'un ennemi.

C'est ce qui est ressorti de cette table ronde. J'ai toutefois été un peu déçue par la place accordée à la traduction : les traducteurs n'ont, à mon goût, pas assez détaillé leur métier à proprement parler. Ils ont évoqué de façon très brève quelques problèmes survenus et se sont plutôt concentrés sur le contexte historique ainsi que sur l'interprétation des textes. Peut-être est-ce là le travail nécessaire à fournir avant de se plonger dans une traduction. En tout cas, cette table ronde donne une perspective et une profondeur au métier, si tu veux mon avis.

J'espère que ta mutation au Mali se déroule selon tes espérances. Reviens-nous vite, maman se fait du souci.

Ta sœur adorée, Audrey

Carte postale de Prescylia Favaro

Nous, soldats de la langue, nous nous sommes lancés dans ce champ de bataille que sont les mots. Nous nous sommes battus, entre nous, contre les mots, mais pour un même but. C'était un combat acharné pour que le sens soit restitué. Les questions ont fusé ; les débats étaient animés, pour être le plus juste possible, envers nous et envers eux, les lecteurs. Dans cette guerre, il n'y a eu ni perdants ni gagnants. Nous avons parfois avancé, parfois reculé, mais jamais nous n'avons perdu pied ou abandonné. Et même si nous avons lâché nos armes, d'autres s'en empareront peut-être un jour, pour continuer ce combat.

Nous sommes la Compagnie K, et chacun de nous, avec sa propre voix et sa vision, raconte une histoire.

Carte postale de Sophie Ginolin

Une saison de traducteurs

Brisez le monde en mille morceaux
Que ses éclats vibrent dans l'air de 1994,
Que sa vie vienne couler à vos pieds

Et que vos yeux contemplent son espace.
 Combattez votre propre langage,
 Voyagez au-delà de vous-mêmes,
 Renoncez à vos larmes,
 Devenez l'émissaire qui court
 Sur la plaine entre deux fronts, chargé de son message.
 Quelle que soit la douleur des mots,
 Ne l'achevez pas.
 Devenez le cartographe
 Qui dessine le paysage de vos voisins,
 Qui transmet la vision d'un territoire,
 Qui dit l'indicible et s'attache à le communiquer.
 Les paroles, tissage de mots, pèsent
 Dans la bouche des témoins
 Et leur assèchent la gorge.
 Elles glissent, en creux, dans celle des bourreaux,
 Comme masquées d'un écran de fumée.
 Traducteurs, ne trahissez pas ce langage
 Du relief et de l'absence,
 Que les familles *éprouvées* ne se trouvent pas
coupées de votre voix, que l'horreur
 Du génocide n'amointrisse pas
 Vos paroles, que dans votre bouche
 Les mots ne se trouvent pas désamorçés.
 Car les *fauteurs* et leurs *machettes* sont déjà passés,
 Les Tutsis reposent à même le sol,
 Et ce qui demeure n'est autre
 Que la volonté d'en poursuivre
 Le témoignage.

(sur la table ronde « Traduire Jean Hatzfeld »)

Carte postale de Julie Gubbini

Madame,
 Veuillez m'excuser, maintenant en manque de papier, je suis
 obligé de vous écrire sur ce carton d'emballage de biscuits (« Lefèvre

Utile – le véritable Petit Beurre » !). Qui aurait pu prévoir que la guerre s'éterniserait ainsi ? Certainement pas mon bloc de correspondance...

Bien que plusieurs mois se soient écoulés depuis la rencontre des jeunes traducteurs en Arles, que vous avez organisée, je tenais à vous faire part de mes sincères remerciements pour vos encouragements chaleureux lors de cette rencontre. Je suis sincère en vous disant qu'ils m'ont mis du baume au cœur. Depuis, j'ai emporté avec moi, sur le front, le livre *The Innocence of Father Brown*, paru il y a quatre ans et dont un ami anglais m'avait envoyé un exemplaire quelques semaines avant d'être mobilisé. La traduction m'aide à oublier la triste réalité de la guerre. Ce livre usé dont je traduis une page chaque soir avant de m'endormir rajeunit ma carcasse, pas très vieille certes, mais fatiguée et endolorie.

Aussi, je voulais encore vous dire combien j'ai eu plaisir, lors de ce rassemblement de traducteurs, à rencontrer les collègues qui m'ont apporté un témoignage sur leurs débuts. J'ai même eu la surprise de discuter avec l'un des rares traducteurs français de l'afrikaans !

Transmettez, je vous en prie, Madame, mes salutations fraternelles à tous les traducteurs qui ne sont pas au front et veuillez agréer l'expression de mes respectueuses salutations.

Jacques le Gall